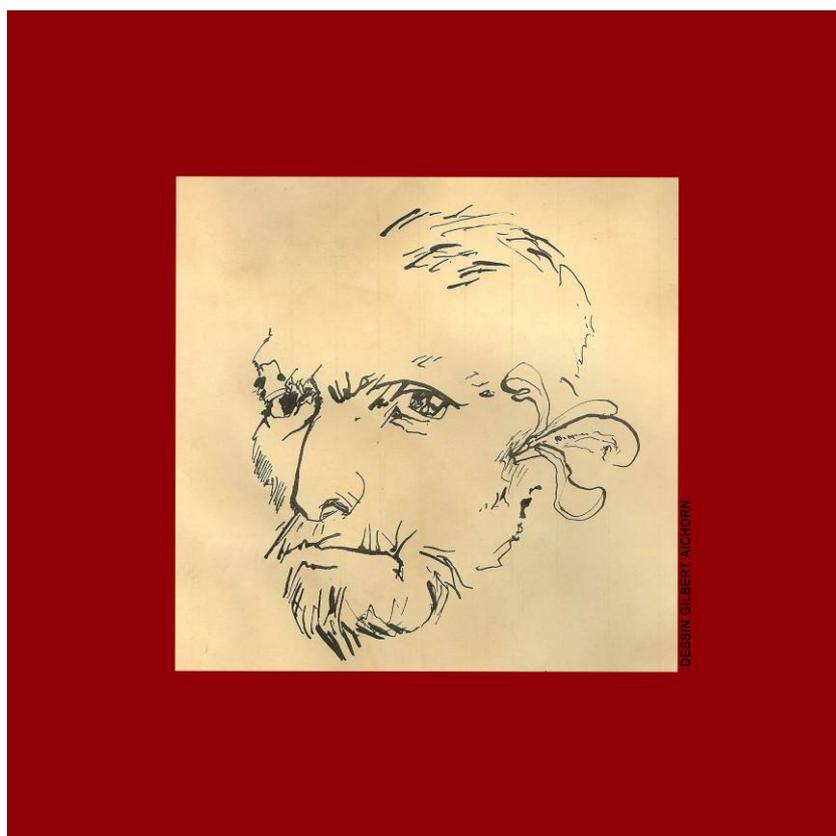


Van Gogh

Autoportrait



[Création 2010]

Coproduction *CDN -Théâtre Dijon Bourgogne* et *D'un Acteur, l'Autre*

Où l'on se rend compte que Van Gogh était un artiste complexe, cultivé et intelligent, dont la seule folie fut d'avoir aimé trop passionnément son travail et l'humanité.

Contact :

D'un Acteur, l'Autre :

Odile Sage assistée de Stéphanie Gamarra :

01 69 49 32 09 - 06 81 91 45 08

acteur@orange.fr



D'un **A**cteur,
l'Autre

VAN GOGH, AUTO PORTRAIT

Textes tirés de *la correspondance* de **Vincent van Gogh**
et de *Van Gogh le suicidé de la société* d'**Antonin Artaud**

Montage, réalisation et jeu : **Jean O'Cottrell**

Musique : **Jean-Marie Sénia**.

Compagnon artistique : **François Chattot**

Régie générale : **Antoine Barre-Foncelle**

Création lumières : **Gérard Bonnot**

Accessoiriste : **Claire Vaysse**

Sol du Lucernaire peint par : **Antoine Milian**

Coproduction **Théâtre Dijon Bourgogne-CDN** et **D'un Acteur, l'Autre**

On peut parler de la bonne santé mentale de Van Gogh (Antonin Artaud),
Alors parlons-en !

« **Il faut parler, parler, parler...** ». **C'est d'utilité publique.**

Dario Fo nous invite à la fin de *la Naissance du jongleur* : « Allez sur les places de villages et parlez, parlez,..., racontez, racontez comment va le monde... »

Et oui, c'est d'utilité publique, il ne faut donc jamais se priver de ressasser les textes importants et d'aller les raconter partout, pour que jamais la mémoire ne s'éteigne.

Voilà pourquoi il est indispensable de vous convier à venir écouter, réécouter, et entendre encore cette incroyable conversation entre deux frères : Vincent Van Gogh et son frère Théo, accompagnée du célèbre texte d'Antonin Artaud sur Van Gogh.

Jean O'Cottrell nous raconte ces figures d'une saisissante façon : admirable conteur, sa présence démultiplie l'intensité du texte et touche en direct, au plus profond, chaque spectateur.

Du fin fond de l'intimité du peintre, surgit cet appel à tous et à chacun : qu'est-ce que c'est que travailler comme un artisan, un artiste, un colporteur d'émotions, entre la solitude silencieuse de l'atelier, et le vacarme brûlant de la cité ?

Comment peindre, bien sûr, mais aussi comment apprendre à vivre seul et ensemble "avec les moyens du bord" ?

Créé en 1976 au Grenier de Toulouse, alors dirigé par Bruno Bayen, le *Van Gogh* d'O'Cottrell a installé son bivouac en 2010 au Théâtre Dijon Bourgogne avant de repartir sur les routes et en faisant une halte au Théâtre Lucernaire en 2011.

Venez nombreux. Qu'on se le dise !

François Chattot

NB : interview de François Chattot par DMTV 21, à propos du spectacle :
http://www.dailymotion.com/video/xcq2df_francois-chattot-et-vincent-van-gogh_creation

« *La vie présente se maintient dans sa vieille atmosphère de stupre, de désordre, de délire, de dérèglement, de folie chronique, d'inertie bourgeoise, d'anomalie psychique, de malhonnêteté voulue et d'insigne tartufferie, de revendication d'un ordre tout entier basé sur l'accomplissement d'une primitive injustice, de crime organisé enfin. **Que la vie un jour devienne aussi belle que dans une simple toile de Van Gogh et pour moi ce sera assez** », écrivait Antonin Artaud en 1949.*

Ce constat était toujours valable quand fut créé, au milieu des années 1970, *Vincent ou La Folie d'Etre*. Il l'est encore plus aujourd'hui où l'AVOIR a fini par triompher de l'ETRE. Il importe donc que le pauvre Vincent, **armé et de fièvre et de bonne santé revienne** (sous le regard implacable et complice de François Chattot), **pour jeter en l'air la poussière d'un monde en cage que son cœur ne pouvait plus supporter.**

Avec **Autoportrait**, Van Gogh revient donc, armé d'un texte plus étoffé (enrichi de mélodies de **Jean-Marie Sénia**), qui laisse davantage place au plaisir de faire, et d'une mise en scène plus aérée et plus nuancée : « **je procède par touches colorées et espacées entre elles : cela donne de l'air et on use moins de couleurs.** »

Sa **soif d'absolu** et une logique implacable, qui l'amena au suicide, valent trop souvent à Van Gogh d'être décrit comme un fou génial, *guidé d'ailleurs et dépassé* par ses chefs-d'œuvre.

Or à lire l'importante correspondance qu'il adressa quotidiennement à ses amis, à sa famille et surtout à son frère Théo, on découvre un homme cultivé. Il parlait parfaitement quatre langues, jouait très agréablement du piano et sa culture littéraire et picturale était immense. Si la médiocrité de ses contemporains, son hypersensibilité aggravée par la syphilis (jusqu'à l'épilepsie) et son penchant intermittent pour l'absinthe le rendaient parfois difficile à supporter comme voisin, ami ou frère, tous ses correspondants ont préservé ses lettres comme autant de reliques.

Vincent y témoigne d'une droiture d'esprit indéniable et d'une exigence de tous les instants. Il livre, dans un langage simple, concret, artisanal, ses objectifs, sa recherche laborieuse et sa démarche obstinée, étayée par la parfaite connaissance de ses maîtres : Rembrandt, Delacroix, l'art japonais... Et cet homme épris de justice sociale cherche inlassablement une expression universelle qui puisse atteindre tous les individus, du petit Français au seigneur de la brousse, du confrère au simple "coco".

« *J'ai une fièvre de travail continue et j'en jouis comme une cigale. On remplit sa toile à la diable. Alors pourtant on attrape le vrai et l'essentiel et le spectateur en est parfois stupéfait et même enthousiaste.* »

écrit Van Gogh tandis qu'Artaud proclame que le Théâtre est la genèse de la création, « **un théâtre qui à chaque représentation aura fait gagner corporellement quelque chose aussi bien à celui qui joue qu'à celui qui vient voir jouer.** »

C'est sous l'égide de ces deux "voyants" que l'acteur se coltine avec le *Suicidé de la société*.

Le décor figure un musée imaginaire : la chaise paillée, le fauteuil de Gauguin, une brassée d'iris, le grand vase de terre cuite, un cheval, une valise et une toile. Et l'acteur fait de ces *motifs* des accessoires essentiellement théâtraux.

Comment incarner Vincent van Gogh, (qu'une légende putassière décrit comme un pauvre peintre, alcoolique, fou et maudit, qui maintenant vaut si cher) en évitant les clichés obscènes et ces idées complaisamment reçues ? En m'immergeant dans son œuvre, (sa peinture, ses dessins et sa correspondance), il m'est apparu clairement, comme disait Artaud, *qu'on peut parler de sa bonne santé mentale*. Pour moi, interpréter Van Gogh, c'est livrer sur scène, *avec les moyens du bord*, une intimité longuement acquise, en m'efforçant de mettre mes pas dans les siens, *fidèlement et amoureuxment*, et de façon que tout le monde qui a des yeux puisse y voir clair. Et, comme Vincent le disait : **c'est toujours un plaisir que quelqu'un me regarde faire lorsque je travaille.**

Oui, il s'agit, avant tout, de **travail et d'amour**. **C'est en travaillant que l'on se rencontre, ça c'est la meilleure manière.** Il n'est pas proposé au spectateur de **Van Gogh, Autoportrait** d'être voyeur ou consommateur de performance, mais réellement partenaire, tout comme Théo : le frère, l'indispensable, le financier, l'interlocuteur privilégié, le complice...

Avertissement : Le montage que j'ai fait n'est pas qu'une succession de lettres mises bout à bout. Je me suis en effet permis de forger des phrases avec des extraits de différentes missives, de différents passages. Parfois même, principale et subordonnées émanent d'épîtres diverses. Quant à Artaud, dont le verbe se mêle inextricablement à la prose de Van Gogh (dès que *la Fatalité* se fait *résolument contre*) il nous fixe, au départ, la règle du jeu et nous en donne la conclusion. Je n'ai toutefois pas touché à la syntaxe si savoureuse de cet étranger polyglotte, ni à la musicalité singulière du Momo.

Jean O'Cottrell

Théâtre de l'autoportrait

C'est suite à l'invitation de François Chattot, qui avait vu Vincent ou la Folie d'être, qu'O'Cottrell recrée le spectacle à Dijon. « Vincent ou la Folie d'être » devient « Van Gogh, Autoportrait », signe d'un changement dans la vision qu'a le comédien de son sujet.

*Comme il l'explique, « l'instrument a mûri, vieilli. Mais je veux aussi montrer que **la démarche artistique de Van Gogh est tout sauf folle**. Et puis les choses ont évolué : à l'époque, j'étais tout seul et l'accent était mis sur la difficulté de créer et d'être. Ici, François Chattot joue le rôle de regard extérieur et j'ai enrichi le texte initial. »*

Pour autant, le terme d'Autoportrait soulève quelques questions. O'Cottrell confie : « la démarche de l'acteur peut s'apparenter à celle de Van Gogh, et ce qu'il dit sur la peinture peut s'appliquer à tous les arts. »

Lorsque Van Gogh peint devant une personne, elle assiste selon lui au « moment de l'infini ». L'acte de jeu devant un public relèverait du même geste...

*Mais les similitudes ne s'arrêtent pas là, et Jean O'Cottrell fait également sienne cette volonté de Van Gogh de peindre « non pas pour les musées et encore moins pour les spéculateurs, mais **pour les gens** ». Pour le comédien, il est essentiel qu'un spectacle, même complexe, comporte « un niveau de lecture immédiat. »*

A travers tous ces éléments se dessine l'étrange rapport liant les deux hommes. O'Cottrell ne cesse de s'interroger sur « comment incarner cet homme-là ? Et jusqu'où l'incarner ? »

On comprend alors l'attachement particulier de Jean O'Cottrell pour ce spectacle, dans lequel il partage son intimité avec un peintre dont « l'œuvre a ouvert des voies pour d'autres peintres, tout en modifiant fondamentalement notre façon de voir. »

*Extrait de Van Gogh, autoportrait :
Raisons intimes par Caroline Châtelet – janvier 2010
(Retrouvez l'intégralité de cet article sur www.tdb-cdn.com)*

Extraits de Presse

LE BIEN PUBLIC – Guillaume Malvoisin



Jean O'Cottrell a pris possession de Van Gogh et l'a joué avec une rare intensité. Photo Vincent Arbelet

L'insolence est un art difficile.

Qu'est-ce qui pousse un comédien à se jeter dans la correspondance de Van Gogh à son frère, à en tailler au métronome une partition complexe et à la dresser clairement face à la foule dans la pénombre ? Rien. Et c'est ce rien qui fait le prix de ce spectacle-là. Ce rien dont l'écho nous renvoie la lucidité du Hollandais. Celle qui le mène à voir le jaune, à défaut de voir la vérité dans le blanc de l'œil. Pour pouvoir vivre un peu mieux, simplement.

Calme et harmonie

Van Gogh le dit comme une vérité impénétrable : on n'allume pas la bougie à l'attention du papillon. Qu'est-ce ce qui peut alors le pousser à s'y brûler le corps et l'âme ? Sans doute une chose voisine de ce qui nous pousse à entrer dans les maisons de théâtre comme dans les maisons de tolérance. Furieusement inutile, le théâtre mais, **sortant d'un spectacle comme *Van Gogh, Autoportrait*, on serait tenté d'ajouter ceci : indispensable.**

C'est dans l'œil du spectateur que Jean O'Cottrell, rouquin mimétique, traque le calme et l'harmonie réclamés par le peintre.

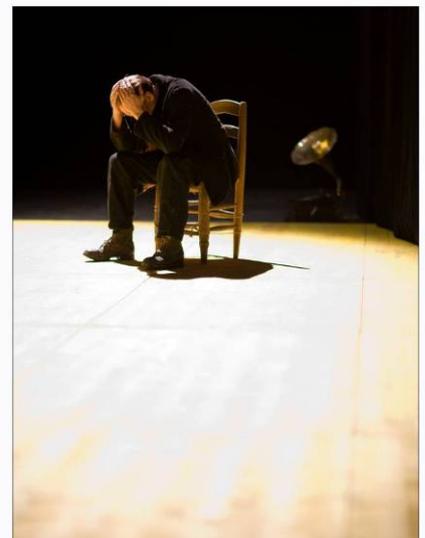
Jouant constamment avec nos attentes, O'Cottrell s'ingénie à pratiquer le détour, démonte la correspondance du peintre et recompose, à l'aide de François Chattot, tribun à répétition qui l'accompagne, une sorte de danse. Le plateau jaune qui porte le comédien devient poème solide.

C'est un Van Gogh rare, loin des vitrines à touristes, qu'il expose. Avec cette liberté et cette insolence propre aux jazzmen. Ornette Coleman écrivait d'un sax cuivré : « Beauty is a rare thing » (*la beauté est une chose rare*). Dont acte.

FROGGYDELIGHT - Nicolas Arnstam

(...) **Le montage est si remarquablement réalisé** que bien qu'il parle à son frère, on a la sensation de pénétrer dans l'intimité du génie hollandais et d'entendre ses considérations sur la difficulté d'être artiste et de vivre de sa passion, mais aussi sur le plaisir de peindre, de communier avec la nature et l'envie d'être aimé. On découvre ainsi "de l'intérieur" un homme plein de contradictions mais avant tout écorché vif et plein de lucidité.

(...) Ce soir-là, il nous a semblé rencontrer le vrai Vincent dans **cet autoportrait sobre et fort où le peintre est campé avec une sincérité qui force l'admiration** par un comédien habité par son amour du personnage et de l'homme.



Sous le soleil de Van Gogh

(...) Entre l'acteur et le peintre, l'empathie est profonde, **le premier faisant approcher comme rarement la vérité du second**. Loin de toute imagerie sulpicienne pour génie miné par la folie.

Gaillard costaud, solidement bâti, qui se débat avec sa solitude et son besoin d'amour. S'abandonnant au désarroi lorsque l'aimée Kate l'abandonne ou que les siens le rejettent comme une "sale bête", un chien qui "a trop de poils" et "pourrait mordre". Emporté par la rage de travail pour percer le secret des couleurs, figé par "le regard idiot de la toile" qui dit au peintre : "tu es idiot". Ridé comme vieilli avant l'âge, il dit encore : "je voudrais peindre pour que qui a des yeux puisse y voir clair".

Tout le secret de cet Autoportrait est là.

LE MONDE.FR- Judith Sibony



Van Gogh et son double

Au Paradis du Lucernaire (c'est-à-dire dans la petite salle située tout en haut de l'édifice parisien), il y a **un très doux moment de théâtre à vivre en ce moment : la rencontre de deux personnages, émouvants à en pleurer**. Il s'agit du peintre Van Gogh (1853-1890), dont le spectacle propose un «autoportrait»*, et du comédien Jean O'Cottrell, qui s'empare de la correspondance de Van Gogh et l'interprète comme le rôle de sa vie.

L'acteur est en effet devenu le véritable co-auteur de cet « autoportrait », lui qui a choisi, un à un, **les extraits de lettres, comme autant de touches colorées d'un tableau intérieur**. Si bien que dans ce spectacle, on ne saurait séparer celui qui peint de celui qui est peint.

D'ailleurs, le comédien ressemble de façon troublante à son modèle. Et **la poésie du spectacle offre un écho parfait à celle des toiles** du célèbre peintre. Si la mise en scène convoque tous les accessoires familiers de Van Gogh, ce n'est pas à titre d'illustration, mais bien en tant que signes évocateurs. La chaise de paille, le fauteuil, le vase ébréché, le chevalet, la toile et la valise sont alors autant d'échantillons qui confirment le pouvoir symbolique des objets sur une scène. Sans oublier la gerbe d'iris, que l'acteur déploie au moment où Van Gogh décrit sa palette de couleurs. Montrer des fleurs naturelles pour traduire le travail d'un inventeur de couleurs, c'est une idée théâtrale qui vise bien plus juste qu'une simple transposition.

Enfin au-delà les images, on est aussi frappé par **la douceur imperturbable avec laquelle le comédien interprète les élans d'enthousiasme, de tendresse, ou de folie du grand peintre**.

Les phrases de Van Gogh n'en sont que plus touchantes, à commencer par ce beau refrain, que Jean O'Cottrell répète l'air de rien, au début du spectacle, en chantant sur une **musique de Jean-Marie Sénia** : « *Il n'y a rien de plus réellement artistique que d'aimer les gens* ». Cette petite phrase en dit long sur le personnage si tragiquement solitaire, qui rêvait en vain d'avoir femme et enfant, et qui disait que « *vivre, travailler et aimer ne sont pratiquement qu'une seule et même chose* ». À plusieurs reprises, le peintre réputé sauvage fera également cet aveu : « *c'est toujours pour moi un plaisir qu'on me regarde faire quand je travaille dehors* ». A celui qui aimait avoir des spectateurs, c'est donc rendre justice que de transposer son autoportrait en spectacle.

Et puis, de la peinture au théâtre, il n'y a qu'un pas, comme aimait à le dire Antonin Artaud, dont le texte *Van Gogh le suicidé de la société* offre les premiers mots du spectacle d'O'Cottrell. Dans *Le Théâtre et son double*, il érigeait certaines toiles « *suprêmement matérielles et anarchiques* » en modèle de « *ce que devrait être le théâtre* »*. C'est lui rendre justice à lui aussi, tout en finesse, que de faire retentir dans un théâtre ses propos sur un grand peintre.

LA TERRASSE - Véronique Hotte

(...) Le **comédien vif et inspiré** Jean O'Cottrell campe sur la scène à la fois l'homme et l'artiste en quête d'absolu. Le spectateur est convié à une recherche de tous les instants à travers laquelle l'être infiniment fragile et profondément humain qu'est Vincent s'exprime pour vivre et survivre. (...)

Habité par sa passion de peindre et un désir d'expression forcené, il ne cesse en même temps de questionner le monde et son frère Théo, un autre lui-même aux antipodes de sa propre posture sociale, tous deux à l'écoute sincère l'un de l'autre. (...)

Rien ne manque de l'imaginaire solaire diffusé par l'icône picturale attachante. Prennent alors vie, délicatement l'évocation du café à Arles et les lumières des étoiles célestes dans le firmament noir: O'Cottrell est plus Van Gogh que nature. (...) Rien ne manque au souvenir magistral d'un artiste injustement méconnu et devenu une référence artistique d'envergure en notre époque d'indécision et d'incertitude.

Un beau travail précis et concret qui fraie en même temps avec la beauté et l'onirisme qui jamais ne lasse.

FRANCE INTER - Paula Jacques – Cosmopolitaine

"**Je voudrais vous faire partager mon enthousiasme** pour un spectacle que j'ai découvert hier, intitulé "Van Gogh, autoportrait" écrit et joué par Jean O'Cottrell.

Jean O'Cottrell est un comédien extraordinaire d'une cinquantaine d'années qu'on ne voit pas assez souvent sur scène, mais je le soupçonne d'y être pour quelque chose. C'est un homme très exigeant qui a un sens de l'absolu de son métier, un peu comme cet artiste "Van Gogh" auquel il consacre **une heure absolument extraordinaire**.

Jean O'Cottrell a donc pris des éléments dans la correspondance de Vincent Van Gogh à son frère, mais aussi à sa famille, ses amis, des éléments dans "Le suicidé de la société" d'Artaud et il a construit **une heure magnifique de monologue** durant laquelle **nous assistons à toute l'intériorité de cet homme, simple, pétri d'absolu et de passion pour son métier** qui est en même temps, sous ses dehors frustrés, un très grand connaisseur de l'art.

Il compose une heure avec cet homme qui est complètement poursuivi ... on a beaucoup parlé de la folie de Van Gogh, effectivement on a parlé de cette oreille coupée, mais c'est peut-être finalement une sorte d'anecdote par rapport au chemin de son calvaire. Son calvaire étant : "comment saisir la beauté, comment vivre seul, comment vivre sans le réconfort d'une femme, **comment arriver à être meilleur...** à me dépasser et est-ce que tout ça finalement n'est pas plus puissant que moi. **Il y a une sorte de lutte contre la chose absolument impossible à renverser qui est l'excellence** et c'est un combat qu'il va perdre. Il va le gagner bien après sa mort.

Jean O'Cottrell est **un conteur merveilleux** et il a l'habileté dans sa mise en scène de meubler – on ne le voit jamais peindre évidemment (il n'y a rien de pire que de voir un peintre peindre ou un écrivain en train d'écrire) – de meubler la représentation par l'activité incessante des mains de Van Gogh, cet homme qui est fait pour pétrir la matière et qui passe son temps à déplacer des petits objets dans sa chambre, il les déplace avec **une méticulosité qui laisse déjà entrevoir la folie qui va le gagner**.

Bref allez voir Van Gogh autoportrait, vous m'en direz des nouvelles."



TELERAMA (national) – Emmanuelle Bouchez

Un Van Gogh à fendre le cœur.

La chaise en paille défraîchie, les galoches, la couleur jaune au sol...

Un premier regard rapide laissait craindre trop d'illustrations littérales dans ce Van Gogh Autoportrait, composé d'extraits de la fameuse correspondance de Vincent avec Théo, son frère et d'une touche d'Artaud (la suicidé de la société)... Mais **Jean O'Cottrell parle juste, d'emblée. Il porte son personnage** grâce à tous ces accessoires semés comme des cailloux sur sa route d'acteur. Sans eux, il n'y parviendrait pas. Avec eux, il remonte le cours des humeurs de Vincent, **puissant mélancolique ou fervent créateur affamé de peinture**. Mieux encore, O'Cottrell chante des ritournelles à nous fendre le cœur, et finit par apparaître de plus en plus creusé, de plus en plus rouquin, de plus en plus... Van Gogh.

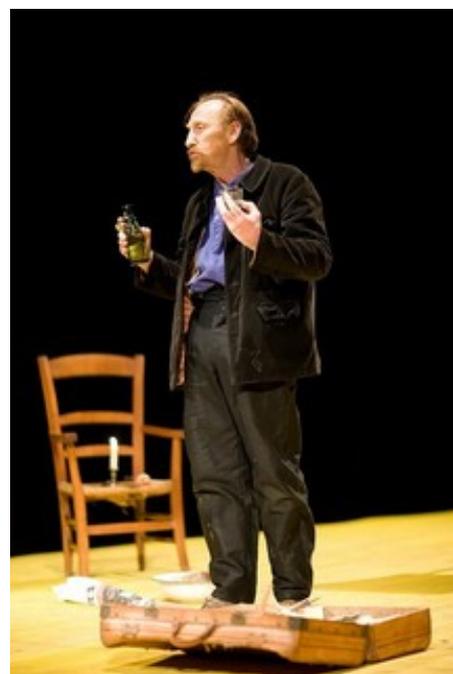
L'HUMANITE – Charles Silvestre

L'amour fou de Vincent Van Gogh

Van Gogh n'a pas fait cadeau au monde de ses seuls tableaux. Il lui a aussi offert un suprême exemple d'amour fou. C'est ce Van Gogh que réveille Jean O Cottrell qui, il y a trente-cinq ans, jouait l'autre face de Van Gogh, celle de la démence.

(...) **Le Van Gogh d'O'Cottrell est un homme aux sentiments élémentaires.** Altruiste de l'art : "Je n'ai pas assez de mains, de toiles, de couleurs, pour peindre tout ce que je vois de beau". Ou encore : "Je veux peindre de façon à ce que tous ceux qui ont des yeux y voient clair". A la recherche éperdue de l'amour, d'une femme, 'cet infini'. Citations issues de ses lettres. L'acteur compose ainsi, par touches successives, un autoportrait de Van Gogh. Au centre, cette tête de "boucher roux", selon la géniale expression d'Artaud, que s'est faite Jean O'Cottrell. **L'homme se dresse, terrible et doux.** Il va de la chaise paillée au tas du chevalet, de la toile, et du vase, manipule lentement chaque chose, met son phonographe en route. Cette sérénité est traversée de fulgurances. La fameuse oreille coupée, signe de sa folie, est suggérée en un éclair : le couteau de l'artiste tranche un iris retiré du bouquet, puissante métaphore qui rassemble la chair de l'artiste et le chef - d'œuvre. "Le corps sous la peau est une usine surchauffée", répète-t-il.

Jean O Cottrell ne joue pas Van Gogh, il est Van Gogh. Au sol, il dispose en forme de silhouette le pantalon et la chemise qu'il a quittés. Et l'on peut y voir le bleu du travailleur ou une crucifixion. Au final, le peintre revient surmonté de son fameux chapeau de paille ceint de douze bougies allumées. Il chante, comme une mélodie, "la cueillette des olives, les alyscans, le café d'Arles". Les œuvres de Van Gogh enchantent, dit-on, le monde. Puisse sa vie connaître un jour le même destin.



FRANCE CATHOLIQUE- Pierre François

« **Van Gogh, autoportrait** » est une pièce prenante. Au sol, un tapis de la couleur de ses célèbres tournesols. Et un amas d'ustensiles parmi lesquels on n'identifie au premier regard qu'une chaise et un chevalet.

Au fond à cour, un homme assis, la tête entre des mains refermées, formant des poings. (...) D'emblée est abordé le thème de la folie. Les propos sont d'Antonin Artaud car le spectacle mêle la correspondance de Vincent avec *Van Gogh, le suicidé de la société* (1949).

Mais heureusement, d'autres sujets sont aussi proposés à la réflexion – ou au ressenti – du spectateur. Au premier rang desquels la plongée dans un univers artistique. Cette dimension est particulièrement réussie : on sent dès les premières répliques combien il nous faut abandonner nos repères habituels pour nous laisser prendre par le monde intérieur de Van Gogh, ici présenté d'une façon unifiée. (...)

Rien que pour cette dimension, **cette pièce mérite le déplacement**. Le talent du comédien est largement à la hauteur du propos, et les deux combinés créent **une ambiance singulière, poétique et didactique à la fois. Captivante aussi...**

THEATRORAMA - Dany Toubiana

Une palette d'émotions

Dans une lumière tamisée, sans reliefs et quelque peu blafarde, d'une voix forte, l'homme lance la phrase alors qu'il tient son visage dans ses mains. Il est assis sur une chaise aux pieds rafistolés avec de la ficelle. Il lève la tête et Van Gogh se trouve devant nous, la barbe et le cheveu roux, le regard bleu, direct et pénétrant, tel que ses autoportraits nous le laissent imaginer. Durant une heure, Jean O'Cottrell lui prête sa voix aux inflexions douces et aux fulgurances métalliques. (...)

On décrit souvent Van Gogh comme un fou génial dépassé par ses chefs d'œuvre. Or dans sa correspondance, on découvre un homme cultivé, qui parlait quatre langues, avec une immense culture littéraire et picturale. (...)

Pas à pas, O'Cottrell fait coexister dans son adaptation le trivial et le savant : les difficultés à se nourrir, les extravagances et les rapports compliqués aux autres et les réflexions élaborées sur sa recherche obstinée de la couleur et de la forme. (...) L'astuce de la mise en scène consiste aussi à éviter sur le plateau l'illustration des tableaux de Van Gogh. (...) Pourtant à la fin de la pièce, tous les grands thèmes des tableaux de Van Gogh sont présents. (...) Le décor si simplement posé, devient le musée imaginaire des œuvres de Van Gogh que chacun porte en soi. (...)



Dans **un jeu puissant et sobre à la fois**, avec une grande économie de gestes, O'Cottrell donne vie au corps émacié de Van Gogh. (...) Il construit avec patience **un personnage qui**, même dans les instants de désespoir et de folie, **apparaît peu à peu dans toute son humanité et pétri de la lucidité du visionnaire**. Explorant l'intimité révélée par les lettres de Vincent, Jean O'Cottrell démultiplie l'intensité du texte et **construit au fur et à mesure des perspectives à la réflexion**. (...)

COUPDECOEUR THEATRE - Muriel Mangin

Un immense spectacle et une performance lumineuse de Jean O'Cottrell dans le rôle de ce génie déchiré d'amour dont le cri de désespoir résonne longtemps après la fin de la représentation.

Une plongée intime dans l'univers de Van Gogh qui ravive les souvenirs que nous pouvons avoir de la vie de ce grand peintre : sa passion pour l'art et son refus d'en faire un commerce, son goût pour la couleur jaune, ses affres et tourments, son attirance pour l'absinthe, sa maladie mentale qui parfois le submergeait, sa subtile correspondance avec son frère Théo... Tout cela est **magnifiquement évoqué dans les textes écrits et interprétés par Jean O'Cottrell avec beaucoup d'émotion et de talent**.

Jean O'Cottrell redonne vie à Van Gogh ; **une performance toute en émotions, à l'intensité croissante** qui laisse le mystère planer sur la cause du mal être psychique de ce grand peintre. (...) **Un moment à vivre sans attendre**.

EVENE.FR – Cécile David

Citron, ocre, or pâle. Seul, Vincent Van Gogh (1853-1890) fait le point dans sa modeste maison jaune. Le décor est simple : un vase en terre cuite, un chevalet, une toile jaunie, une valise, un bouquet d'iris, une chaise en paille et le fauteuil de Gauguin, meilleur ennemi de l'artiste néerlandais. (...) Le peintre enchaîne les monologues et les conversations avec Théo, son frère adoré.

Dans ce seul-en-scène, le clair-obscur domine : Vincent évoque ses heures sombres, sa folie, sans pour autant noircir le tableau. Car avant l'homme névrosé, **c'est bien l'être passionné qui l'emporte**. Celui qui aime la vie, les femmes et la nature, le soleil en premier. La fameuse scène de l'oreille coupée est

évoquée furtivement et de façon métaphorique. Ainsi, au moment de porter le coup fatal, la lame de rasoir quitte le visage de l'artiste pour finalement trancher la tige d'un iris.

L'acteur et metteur en scène Jean O'Cottrell colle des textes de Van Gogh lui-même, de sa correspondance et des extraits des ouvrages d'Antonin Artaud. Le tout porté par les mélodies de Jean-Marie Sénia. **Sous les traits d'O'Cottrell, Vincent Van Gogh se raconte, en poème et en chanson, avant de s'en aller peindre dans la nuit noire. En paix.**

DIVERSIONS - Dominique Demangeot.

Van Gogh, Autoportrait est un monologue lumineux basé sur la correspondance entre le peintre et son frère Théo.

L'échange épistolaire est encadré par quelques passages de l'élégie sombre qu'Antonin Artaud consacra au peintre hollandais en 1947 : *Van Gogh le suicidé de la société*.

Car Van Gogh est un artiste maudit que la société bien pensante a voulu faire taire à coup de médecine et d'opprobre. Artaud et à la suite O'Cottrell, s'emploient à nous le démontrer.

Mais la pièce, **belle performance d'acteur, reconnue unanimement par une attention sans failles du public, s'intéresse à d'autres aspects du peintre** qui nous est présenté sur un plateau nu, parmi ses objets fétiches, l'indispensable chevalet, la palette maculée de couleurs, une vieille valise usée. **Van Gogh nous entretient de l'art de peindre avec un amour non feint.** Il faut l'entendre parler de la composition d'un tableau, équilibrer les couleurs, oser les contrastes, visage solaire sur ciel d'azur.

Van Gogh le confesse lui-même : s'il mène une vie de chien, **la peinture le mènera vers l'humanité, et c'est bien un peintre humain, trop humain que nous présente Jean O'Cottrell**, un artiste avec ses envies de femmes, ses faiblesses, ses attentes. Les variations de lumière ocre nous rappellent les paysages de Provence que le peintre hollandais a peints avec la sensibilité qu'on lui connaît. Une atmosphère paisible baigne le plateau, **si ce n'est de brefs accès de rage zébrant ce monologue dans lequel Van Gogh apparaît calme et serein, loin de l'aliéné qu'a voulu nous dépeindre la médecine.**

L'oreille coupée est mentionnée, tout comme la main brûlée, mais ces deux éléments qui forment le mythe de Van Gogh (le folklore ?) restent là où est leur place, en périphérie.

Tout est histoire de peinture finalement, de représentation de la réalité et à ce jeu, **Jean O'Cottrell nous donne à voir un Van Gogh philosophe, dédié tout entier à sa peinture, ne faisant qu'un avec elle.**

LA REVUE DU SPECTACLE - Jean Grapin

Les mots du peintre comme empreinte, comme parfum...

Jean O'Cottrell, qui crée "Van Gogh, autoportrait", est un comédien qui sait raconter. À sa manière. Dans une forme de distance chaleureuse avec les mots, il dit Van Gogh ; et le spectateur, avec bonheur, rencontre le peintre qui converse, en toute liberté, franchise et affection, avec son frère. Le comédien délivre des signes discrets pour fixer le cadre. Pour lui, une barbe taillée un peu roussie, autour de lui, une valise, une chaise, un fauteuil, un châssis, une palette, des iris. Éléments d'une évocation.

Dans une grande maîtrise de jeu, Jean O'Cottrell refuse d'entrer dans un quelconque personnage, de poser quelque décor que ce soit. Il laisse se développer les passions qui sous tendent le texte.

À la manière d'une archéologie respectueuse de son sujet, il sollicite un face à face fructueux entre le récit et le public. Ce travail rigoureux donne du relief et de l'intensité. **Créant de fait une intimité de qualité, justement et discrètement appuyée par la musique de Jean-Marie Sénia.**

Le comédien, par touches successives, imprègne l'espace de la scène de la présence du peintre. Lui donne **une cohérence tout humaine.**

Au final, lorsque le comédien salue, il semble se détacher des interstices de la représentation, de la scène. Celle-ci est chargée d'émotion. C'est bien dans l'atelier que le peintre vient de quitter que le spectacle a eu lieu. Les mots du peintre comme empreinte, comme parfum. "Van Gogh, autoportrait" est une œuvre de cénesthésie réussie.

CULTURE SANS CENSURE – S. D. et M. D.

Plus qu'une incarnation, L'acteur et metteur en scène, O'Cottrell, est Van Gogh, tant physiquement, cela en est troublant, que mentalement. **On le voit, on l'écoute et on y croit.** (...)

La mise en scène est minimaliste, tous les objets présents sur scène ont un rôle à jouer : le chevalet, la bougie, la peinture. Ici, l'homme se confie à son frère Théo mais pas seulement. Ses lettres sont tellement universelles qu'elles ne peuvent s'arrêter à ces deux individus, allant bien au delà. **Les thèmes abordés sont bien trop profonds pour être limités.**



Tout l'intérêt de la pièce se situe dans la configuration de cette mise en scène, le triptyque entre Vincent, l'acteur jouant le peintre et les spectateurs. Il permet **d'être au cœur de la vie de cet artiste et de ne pas s'arrêter à ce que nous connaissons déjà.** On (re)découvre alors que le peintre n'était pas fou, mais bien un artiste passionné, trop exigeant avec lui-même, en permanence dangereusement insatisfait, rongé par la syphilis et sa vie de bohème. Nous constatons ses talents littéraires, la difficulté de sa vie.

Il est intéressant de voir à quel point la vie de cet homme suscite encore et toujours une envie de le raconter, d'écrire sur lui, plus que tout autre peintre. En 1942 plus de 777 études avaient déjà été publiées depuis 1890. Sa vie mystérieuse, ses choix pas toujours évidents, interrogent. *"Il y a dans tout dément un génie incompris dont l'idée qui luisait dans sa tête fit peur, et qui n'a pas pu trouver que dans le délire une issue aux étranglements que lui avait préparés la vie."**écrit Antonin Artaud à son sujet.

Le Théâtre du Lucernaire propose **une interprétation différente de la vie tourmentée de cet homme** voulant être pasteur avant d'être peintre, se servant des couleurs pour continuer à vivre, essayer d'être aimé et qui devra attendre sa mort pour devenir un des peintres les plus connus et reconnus dans le monde.

POLITIQUE MAGAZINE – Madeleine Gautier

Une ressemblance troublante

Le rideau s'ouvre sur l'espace de vie du peintre. Jean O'Cottrell incarne Van Gogh et l'on reste saisi par la ressemblance troublante qui s'ajoute à l'intensité du texte. **Le spectateur**, que l'on accueille comme un ami, **est convié à pénétrer cette âme pétrie d'humanité** autant que de fureur et qui, sous l'écorce des choses, cherchait des vérités de la vie même. (...) Peut-on comprendre sa peinture si l'on ne tient pas compte de la force de cette énergie hallucinante qui domina toute son existence ? **Porté par l'élégance de son style, Jean O'Cottrell a su traduire avec émotion cette vie toute entière tendue vers la création**, avec pour seul bagage la couleur et sa puissance d'exaltation.

LE MAGUE.NET - Thierry de Fages

(..) A travers **une remarquable prestation**, l'acteur Jean O'Cottrell nous **fait découvrir un Van Gogh moins connu** : un homme à la fois cultivé et méditatif, qui expose avec calme ses théories picturales révolutionnaires, qui s'interroge sur l'orientation stylistique de son ami Gauguin, qui fait partager ses rêves de phalanstère artistique. Ce même Van Gogh, exalté et vindicatif, qui lance ses imprécations contre un monde bourgeois jugé stupide, pourri et corrompu.

« Comment incarner Vincent Van Gogh, ce pauvre peintre, alcoolique, fou et maudit, qui maintenant vaut si cher ? », s'interroge Jean O'Cottrell. **Notre équilibriste du Lucernaire a un choix lumineux** : il donne à cet être foncièrement ambivalent, mi-homme sage, mi-artiste fou une véritable intimité, soulignée symboliquement par un espace scénique à la fois bohème et recueilli, métaphore de l'univers mental de Vincent : une chaise paillée, le fauteuil de Gauguin, une brassée d'iris, le grand vase de terre cuite, un chevalet, la valise, une toile...

Dans cet espace confiné aux lueurs de maison auversoise, le pauvre diable roux nous confie autant sa fascination pour cette dernière halte printanière que sa méfiance envers le docteur Gachet, vampire

bourgeois à l'affût de ses toiles. **Par un jeu simple et évocatoire**, Jean O'Cottrell nous rappelle tout le mal de vivre de celui qu'Antonin Artaud qualifiait de « suicidé de la société »(...)

Mais subtilement, **l'acteur nous dévoile un homme plus complexe**. A l'imagerie d'Epinal de premier peintre punk du XIXe siècle ou d'un Claude Lantier hystérique addict à des couleurs jaune-orange psychédélics, Jean O'Cottrell juxtapose un autre **homme plus humain, plus cultivé, presque tranquille**, qui propose de fines analyses psychologiques et esthétiques révolutionnant le monde de la peinture (*les lettres à Théo*).

Avec grand talent, Jean O'Cottrell tente sur scène de **percer le secret d'un artiste fondamentalement paradoxal**.

LES 3 COUPS - Aline Bartoli

« On ne se suicide pas tout seul »

(...) **Loin des clichés, le comédien nous dévoile un portrait intime du peintre avant-gardiste. Sans prétendre à une réhabilitation, il s'agit d'un hommage émouvant offert à un artiste incompris et fort mal aimé de son vivant.**

(...) Judicieusement choisies et arrangées, ces lettres retracent chronologiquement les moments clés de la vie de Van Gogh : les déceptions amoureuses, le rejet de son père, l'oreille coupée, l'asile, la faim, la religion, l'alcoolisme, pour n'en citer que quelques-uns.

La pièce présente ainsi **un contenu très riche** puisque de nombreux aspects de la vie de l'artiste sont traités de manière sensible, sans tomber dans l'explicatif. Et là où on aurait pu s'attendre à la caricature d'un artiste asocial totalement habité par sa passion autodestructrice, le miracle se produit : **le spectateur est convié à entrer dans l'intimité d'un homme attachant, vulnérable, entier et cultivé**. Un homme certes avec une passion peu commune pour son époque, mais avec ses doutes, son envie de vivre, d'être payé pour son travail et par-dessus tout avec l'envie d'aimer et d'être aimé. L'amour qu'il porte à la beauté, à la nature, à l'humanité et aux femmes contraste avec le stéréotype de l'artiste solitaire en marge de la société.

Un décor figuratif, une mise en scène aérienne et poétique

Le décor invite à la rêverie, à une balade dans les champs de blé d'Auvers-sur-Oise. (...) La mise en scène, quant à elle, se sert d'objets symboliques posés çà et là. (...) De courtes mélodies chantonnées rythment agréablement la pièce et insufflent **la poésie et l'innocence de cet être de lumière** qu'était Vincent Van Gogh.

Une interprétation lumineuse

Jean O'Cottrell relève le défi du **monologue sans aucun temps mort** et porte brillamment la pièce à lui seul. (...) et s'adresse intentionnellement au public. Dans cet échange essentiel entre le comédien et son auditoire, il entend incarner le lien qui unissait Vincent à Théo. Le spectateur devient alors le confident, l'ami qui s'émeut de la misère et de la solitude de l'artiste et assiste impuissant à sa déchéance. **Ce crescendo, cette montée progressive vers la démence au fil de la pièce est très habilement jouée, sans jamais verser dans l'exagération.**

Par le choix des textes et son interprétation, on devine à demi-mot le point de vue du comédien : Van Gogh ne serait-il pas tant devenu fou par sa folie créatrice que par le poids d'une société qui l'a stigmatisé comme tel tout au long de sa vie ? La question reste entière, mais comme Jean O'Cottrell le dit si bien : « On ne naît pas tout seul, et on ne se suicide pas tout seul non plus ».

SPECTACLES SELECTION

Il est seul en scène, assis sur une chaise, resserré sur lui-même, dans un silence de méditation et de recueillement.

Il, c'est Vincent Van Gogh, que la ressemblance de Jean O'Cottrell à son modèle rend immédiatement présent. Il se déplie et commence ses pérégrinations volubiles au cœur de son atelier, au cœur de ses pensées et divagations, entre souffrance et solitude, dans l'apparente folie qui monte inexorablement. Seul, assoiffé de chaleur humaine, en quête d'amours même vénales, dans ce refus et cette incompréhension que lui opposent sa famille, le monde environnant. **Et pourtant ce monde qui lui refuse l'originalité et la non-conformité, le peintre génial le voit et le magnifie, sans amertume aucune, dans la luxuriance des couleurs brutales.** Exigeant jusque dans le moindre détail, il revendique avant toute chose l'omnipotence du travail, car *c'est en travaillant que l'on se rencontre, ça c'est la meilleure manière*. La peinture, pour lui, est la respiration possible du monde, pas celui des

esthètes dans la forteresse de leur cage dorée, mais bien celui, universel, des gens ordinaires ou non, des cocos comme des vrais amateurs de soleil, de champs et de ciels.

Comment imaginer que voisins et contemporains d'une telle force vive aient pu supporter celui qu'ils ont tous préféré considérer comme alcoolique et dément ? Dans sa quête du *vrai et de l'essentiel*, il leur renvoyait dans un miroir sans concession la pusillanimité de leurs ternes existences, leur incapacité à s'abstraire de la trivialité et de la cupidité quotidiennes. Antonin Artaud ne s'y est pas trompé qui rêvait *que la vie devienne aussi belle que dans une simple toile de Van Gogh*.

Dans l'espace théâtral qui se fait métaphore des années de création du génial Vincent, Jean O'Cottrell évolue entre absinthe et bouquet d'iris, devant le chevalet et la toile encore vierge. Gestes modestes et quotidiens avant la mue finale, lorsque, crucifié sur sa dernière défroque, il évoque **avec une émotion et une force saisissantes** le départ de cet être voué à l'incompréhension d'un monde qui s'est pourtant, sans vergogne ni remords, emparé de la manne que lui offrait post mortem cet illuminé génial et prophétique.

Une leçon de l'art au plus noble degré de son utilité universelle, servie par un comédien magnifiquement inspiré. Un bonheur à s'offrir, toutes pollutions cessantes...

B.C. LERIDEAUROUGE - Béatrice Chaland

(...) Sensationnelle prestation d'un grand comédien qui se fond dans la peau de son personnage pour restituer son image, pour perpétuer son message. Un incroyable mimétisme qui force respect et mutisme. Paroles et chansons qui se mêlent, tandis que les fils se démêlent. **C'est un admirable travail.** (...)

ACTEUR - M. Bertin

Jouer la folie avec pudeur révèle l'intelligence du comédien et la réalisation témoigne d'un sens aigu de l'ellipse de ce qui est essentiellement théâtral... Familiers ou non de l'œuvre picturale et des lettres à Théo, **il ne faut pas craindre de prendre la main que nous tend ce "passeur**.

FR3 MARSEILLE – Marie Albe

Les mots : spectacle, théâtre, art, sont abolis. **C'est à vivre tout simplement**, comme un moment fort de notre vie.

REVOLUTION – Jean-Pierre Léonardini

Un spectacle **tout de savoir et de respect**, qui concerne toute la création artistique. A voir sans hésiter.

FRANCE CULTURE - G-H. Durand

C'est Van Gogh qui est là, dans la chambre d'Arles. Et c'est Van Gogh face à la nudité de sa toile blanche... C'est à la fois toute la tragédie et la profondeur de Van Gogh que l'acteur réussit d'un seul coup à incarner. **Et il ne ressemble plus du tout, il est...**

Cette pièce n'est plus une pièce et l'acteur réussit à vivre la passion et à nous la faire partager.

Repères biographiques

Vincent van Gogh (30 mars 1853 à Groot-Zundert, Pays Bas – 29 juillet 1890 à Auvers-sur-Oise)

1880 s'inscrit à l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles

1886 s'installe à Paris

1886-1889 réalise douze autoportraits, dont *l'Autoportrait à l'oreille bandée*

1888-1889 travaille et habite en Arles aux côtés de Paul Gauguin. Il peint *les Tournesols*

1889-1890 séjourne volontairement dans un hôpital psychiatrique proche de Saint-Rémy-de-Provence

1890 vient vivre à Auvers-sur-Oise, où il sera sous la surveillance du docteur Gachet. Il peint notamment *Portrait du Dr Gachet avec branche de digitale*, *l'Église d'Auvers-sur-Oise* et *Le champ de blé aux corbeaux*.



Jean O'Cottrell

Acteur, Jean O'Cottrell travaille pour le théâtre, le cinéma et la télévision. Au théâtre, il collabore régulièrement avec les metteurs en scène Philippe **Crubézy**, Philippe **Adrien**, Serge **Sandor**, Bernard **Sobel**, Stuart **Seide**, Andonis **Vouyoucas**, Bruno **Bayen**, Jean-Claude **Fall**, Joël **Dragutin**, Dominique **Lardennois**, Thomas **Le Douarec**, Anne **Courel**, Bernard **Sobel**, Yvon **Davis**... A la télévision et au cinéma, il tourne entre autres avec des réalisateurs comme Charles **Matton**, André **Cayatte**, Claude **Berry**, Josée **Dayan**, Olivier **Schatzky**, Marcel **Bluwal**.

Avec *Van Gogh, Autoportrait*, son cinquième spectacle, il poursuit son parcours d'acteur-concepteur.

François Chattot

Acteur au théâtre, en 2011, il joue dans *Que faire ? (le retour)* conçu et mis en scène par **Benoît Lambert** et *Du fond des gorges*, nouveau spectacle de **Pierre Meunier** créé en novembre à Dijon. Au cinéma, en 2010, il a participé aux tournages d'*Adèle Blanc-Sec*, de **Luc Besson**, *De bon matin*, de **Jean-Marc Moutout** et *les Fils de l'hydre*, de **Christophe Gomes** et **Ludovic Gaudry**. Dans son parcours fait de rencontres et de fidélités, il endosse à l'occasion le rôle de metteur en scène ou de chef de troupe. A Dijon, il a déjà présenté *Les uns à côtés des autres* (2007), *Une Confrérie de farceurs* (2007), *Parlez-pas tout bas*, *Beauté Misère*, *le Banquet de la Sainte-Cécile* (2008). Avec *Van Gogh, Autoportrait*, il retrouve Jean O'Cottrell, avec qui il avait joué l'un de ses tous premiers spectacles *Rêves et erreurs du manœuvre Paul Bauch aux prises avec le sable, le socialisme et les faiblesses humaines* de Volker Braun, mis en scène par **Max Denes**. Depuis 2007 François Chattot est le **directeur du Théâtre Dijon Bourgogne**.

Jean-Marie Sénia

Au début de sa carrière, il a travaillé pour le théâtre, avec le Théâtre National de Strasbourg, le Festival d'Avignon et le Théâtre Dijon Bourgogne sous la direction d'**Alain Mergnat** (1980 à 1996) comme musicien et compositeur. Ainsi, avec *Van Gogh, autoportrait*, Jean-Marie Sénia remonte le temps et renoue avec le théâtre.

Il a composé plusieurs musiques de scène (pour Jacques **Lassalle**, Jean-Luc **Boutté**, Bruno **Bayen**, Alfredo **Arias**, Philippe **Adrien**, Claude **Santelli**, Karine **Saporta**...) dont le précédent spectacle conçu et interprété par Jean **O'Cottrell**, qu'il accompagnait sur scène : *"Tout est fumée !"* d'après les paroles du Qohèlèt, dit l'Ecclésiaste (actuellement en tournée).

Jean-Marie Senia a composé pour **Rufus**, Hanna **Schygulla**, qu'il accompagne à travers le monde, pour Marie-Christine **Barrault** qu'il a mise en scène et en musique au Bouffes du Nord.

Il a écrit plus de 950 musiques pour le cinéma et la télévision, en particulier pour Jacques Rivette, Alain Tanner, Joyce Bunuel, Jacques Fansten, Claude Santelli, Daniel Janneau, Danièle Dubroux, Mario Camus, Roger Vadim, François Marthouret, François Luciani...

Improvisateur, il joue dans les plus grandes cinémathèques du monde en accompagnement de films muets.

VAN GOGH, AUTO PORTRAIT

[FICHE TECHNIQUE]

Durée du spectacle – 1h10

Cette fiche technique ainsi que le dossier qui l'accompagne présentent des **conditions de jeu idéal** comme au moment de la création. Il est bien évident que **toutes les adaptations**, en terme de taille du plateau ou des éclairages par exemple **sont envisageables**, n'hésitez pas à nous contacter.

PLATEAU

Il est impératif que le théâtre soit extrêmement silencieux (pas de ventilations,...).

- Le spectacle se joue sur **un plancher** jaune de (au mieux) 8m32 (face-lointain) x 8m15 (jardin-cour) vissé au sol. (1 module de 1m02 x 1m66, 8 modules jardin-cour, 5 modules face-lointain).
- **Le plateau** est cadré à jardin et à cour par un pendrillonage asymétrique mesurant 10m de chaque côté.
- **Le fond de scène** doit être noir, le plus loin possible du bord lointain du plateau jaune.
- **Le sol** du théâtre doit impérativement être noir hors des zones recouvertes par le plancher jaune.
- **Une alternative est possible** : **un tapis** jaune, figurant une toile, de 6m (face lointain) x 5m50 (jardin-cour) adhérent au sol, avec 1,50 à 2m en plus, au fond de scène. Le pendrillonage est alors réduit d'autant, mais il disparaît si l'on place des spectateurs à jardin et à cour.

LUMIERE

- Console Avab type presto 60 circuits.
- 33 circuits graduables 2Kw
- 2 circuits graduables 5Kw

SON

- Système de **diffusion stéréo** adapté à la taille de la salle dont les enceintes seront posées au lointain, à chaque coin du plancher jaune.
- La diffusion se fait depuis un **lecteur CD en régie**, la régie son doit se trouver au même endroit que la régie lumière.

PERSONNEL DEMANDE

Un régisseur connaissant parfaitement les subtilités techniques de la salle concernant la lumière et le son.

Un technicien polyvalent.

CONTACT REGIE

Antoine Barré-Foncelle - 06 32 59 92 65 - antoine.bf@hotmail.fr